

Tel père, quelle fille ? Un cas de succession pastorale à l'Église du Tabernacle¹

Un dictionnaire des rues de Paris, dans une édition (hélas introuvable !) des années 1970, donnait à propos du 163bis rue Belliard quelques informations approximatives sur la construction du temple², et indiquait que celui-ci avait été le théâtre d'un « curieux exemple de prédication familiale », que l'auteur résumait ainsi : « au père succède le gendre, puis la fille, puis le petit-fils. » Le présent article se fixe comme objectif d'explicitier une partie de ce curieux exemple, en en considérant l'origine – le père – et l'élément sans doute le plus surprenant : la fille. Ce sera pour nous l'occasion de revenir sur l'engagement baptiste de Ruben Saillens, auquel on ne peut faire moins que de reconnaître un caractère chahuté, et de montrer en quoi la vocation pastorale de sa fille, qu'il a d'abord combattue, a constitué un prolongement de son propre ministère, une part d'héritage paternel dont Madeleine Blocher-Saillens seule a accepté de se saisir³.

I. Ruben Saillens et le baptisme

De la carrière pastorale de Ruben Saillens, les faits les mieux connus restent aujourd'hui l'hymne de la Cévenole et l'Institut Biblique de Nogent. On oublie

¹ Cet article reprend la conférence donnée le 14 novembre 2009 lors du vernissage de l'exposition consacrée aux 400 ans du baptisme en France. Une version provisoire de ce texte a déjà paru début 2010 dans le *Bon Combat*, bulletin de l'Église du Tabernacle.

² L'Église fondée fin 1888 par Ruben Saillens près des Halles, avait eu pour lieu de réunion antérieurs le 133 de la rue Saint-Denis (1889-1898), le 61 rue Meslay (1898-1910) et le 48 rue de Lille. En 1920-1922, l'Église quitte l'Union baptiste, prend le nom de « Tabernacle » (à l'imitation de l'Église fondée par C.H. Spurgeon à Londres), et décide de s'implanter dans le nord de Paris.

³ Madeleine (1881-1971) est la seconde des filles de Ruben et Jeanne Saillens. Ses aînés sont Émile (1878-1970) et Marguerite (1879-1951), ses cadets Louise (1883-1977) et Jean (1890-1980).

souvent l'œuvre essentielle des Conventions, dont l'Institut Biblique est un surgeon. Si on situe souvent Ruben Saillens comme « pasteur baptiste », c'est avec quelque imprécision ou anachronisme⁴. Ruben Saillens n'est *pas* (pas encore) pasteur baptiste quand il compose le texte de la *Cévenole*, ni quand il s'aventure dans le champ politique et prend parti contre l'intervention française à Madagascar⁵. Son influence sur le baptisme tend à être globalement surestimée par l'historiographie en même temps que localement mésestimée. En outre, l'impact sur son engagement baptiste des luttes qu'il eut à mener au sein du baptisme reste un aspect peu commenté de son parcours, de même que les effets secondaires ou collatéraux, familiaux, de ces combats toujours renaissants. Or sans ce « curieux exemple de prédication familiale », le ministère de Ruben Saillens ne serait sans doute pas resté aussi longtemps visible, tant son gendre, il faudrait dire *ses* gendres⁶, puis sa fille, il faudrait dire *ses* filles, ont été déterminants pour solidifier ses entreprises et les pérenniser. Ruben Saillens, entrepreneur à l'imagination toujours fertile, a toute sa vie abondé en projets aussi irrésistibles que parfois peu compatibles avec la continuation de ses entreprises précédentes. Pour le comprendre dans son ministère comme dans son tempérament, il nous faut évoquer la succession que lui-même assume, celle qui fait de lui, déjà, le continuateur de son père Auguste, dont le parcours, à plusieurs égards, préfigure le sien.

1. Saillens père et fils, d'une dissidence à l'autre

Naissance darbyste, enfance libriste. Loin des plaines et des bois de la Pévèle, le pays des « vieux Gueux » qui vit naître le baptisme en France, le milieu natif de Ruben Saillens était un terroir protestant qui pouvait se targuer de la

⁴ Comble de l'anachronisme et de l'imprécision, la façon dont Geneviève Poujol présente Madeleine Blocher-Saillens, dans son ouvrage *Un féminisme sous tutelle: les protestantes françaises, 1810-1960*, Les Éditions de Paris, 2003, 286 p. On lit à la page 198 : « Madeleine Saillens est née à Marseille en 1881 dans une famille de cinq enfants. Elle était la fille de Ruben Saillens, pasteur baptiste, qui était à la mission évangélique de Marseille fondée en 1878 par l'Union des Églises libres. », alors que la famille ne comptera cinq enfants qu'en 1890, Ruben Saillens ne sera pasteur baptiste qu'en 1888, la Mission de Marseille fut fondée par Ruben Saillens lui-même, certes consacré évangéliste des Églises Libres, mais en 1879, et l'appui principal dont bénéficia la mission de Marseille fut à la fois celui d'amis anglais des Grattan Guinness de Londres et celui des UCJG dont R. Saillens étant l'agent, etc. Plus loin, et pour rester dans les relations de famille, le même auteur indique que « L. Dubus (...) était probablement la fille du pasteur Dubus », alors que Léa Dubus, dont il s'agit, était sa demi-sœur, les deux filles du pasteur Jean-Baptiste Dubus (Nahomi et Emma) ayant évolué vers l'agnosticisme.

⁵ Il publie en 1885, avec préface de Frédéric Passy, député influent et futur prix Nobel de la Paix, un pamphlet hostile à la colonisation française de la grande île : *Nos droits sur Madagascar et nos griefs contre les Hovas impartialement examinés*, Paul Monnerat, Paris, 164 p., consultable in extenso sur <http://www.archive.org/stream/nosdroitssurmad00passgoog> (consulté le 18/05/2010).

⁶ On peut considérer que l'époux de Marguerite, Gustave Wargenau (1873-1933) fut le mécène, et celui de Madeleine, Arthur Blocher (1877-1929), l'administrateur, des entreprises de leur beau-père...

présence de presque toutes les sectes nées du Réveil évangélique *sauf* du baptisme... Les parents de Ruben étaient issus de familles réformées dont les hommes étaient en général plus incrédules que pieux, et où les réunions religieuses étaient l'apanage peu disputé des femmes. Loin de l'image reçue des Cévennes huguenotes, les persécutions avaient largement triomphé de la foi. Il fallut la mobilisation du Réveil, venu de Genève et des îles britanniques, pour redonner vie au protestantisme. Les parents de Ruben s'étaient eux-mêmes rencontrés dans un groupe qui se rattachait à une variété britannique de ce Réveil, le groupe darbyste de Saint-Jean. Le père de Ruben, Auguste, qui s'était rendu à une réunion pour y faire du tapage, y avait été ému par une prière et s'était converti ; ainsi, c'est dans le darbyisme que le petit Ruben acquit sa première culture biblique et ses premières habitudes de piété. Cette atmosphère de piété grave, hostile à la liturgie et allergique à l'horaire, où les femmes, majoritaires, étaient tenues à un parfait silence, resta aussi pour Ruben inséparable d'une petite enfance idéalisée, vécue entre ses deux grands-mères. Ses filles, Madeleine comme Louise, discernèrent toute sa vie quelques traces de darbyisme dans les réflexes paternels⁷. Toute sa vie aussi, il se souviendra d'avoir de ses propres yeux vu Darby (1800-1882)... et d'avoir été déçu de l'aspect physique d'un saint que son imagination d'enfant s'était figuré sous des traits angéliques (la rencontre entre le sexagénaire et l'enfant eut lieu, selon toute vraisemblance, en 1860).

Mais la nature insoumise et enjouée d'Auguste ne pouvait longtemps s'accommoder du milieu clos que constituait le darbyisme. Il avait du tempérament ! N'avait-il pas, une décennie plus tôt, risqué la prison pour avoir manifesté contre le rétablissement de l'empire ? Quelques années après son veuvage, alors qu'il était descendu à Marseille chercher meilleure fortune, il avait rejoint, peu après sa constitution, l'Église indépendante qui s'était détachée de l'Église réformée en 1862 et qui s'était affiliée à l'Union des Églises libres en 1866. C'est au sein de la communauté libriste que grandira le jeune Ruben, transplanté de Saint-Jean à Marseille en 1863. La vie de l'Église tiendra une place centrale dans sa vie infantine, bien que son père, remisant ses outils de chaisier, se soit lancé dès 1865 dans le colportage de Pyrénées en Vaucluse. Auguste sera pour la Société évangélique de Genève, son employeur, un travailleur capable et actif, mais un collaborateur jugé remuant, sans que l'épithète soit toujours flatteuse, même pour un colporteur évangélique !

⁷ Une interview de Louise Saillens (1883-1977), quatrième enfant et troisième fille de Ruben et Jeanne Saillens, nous a fait mieux comprendre l'influence de cet héritage. Non datée, cette interview réalisée dans les dernières années de sa vie, nous a été récemment transmise par la famille de l'interviewer, David Barnes, le fondateur de l'Institut Biblique de Chatou-Lamorlaye.

L'attachement libriste demeure quand la famille quitte Marseille pour Lyon en 1868, même si l'Église de Lyon, héroïne de la dissidence, n'a pas encore rejoint l'Union (ce qu'elle fera en 1875). Auguste est l'un des évangélistes qui assistent les deux pasteurs de l'Église, Léopold Monod et Adolphe Duchemin. Les Saillens ne moisissent pas à Lyon, qu'ils abandonnent dès 1873 – le colporteur étant à peine assagi – mais leur époque lyonnaise aura été décisive. À Lyon, le fils Saillens avait été sensible aux arguments bibliques du pasteur baptiste, Jean-Baptiste Crétin, ardent propagandiste du baptême des croyants. Son influence avait gagné à la cause du baptême de plus coriaces que ce jeune animateur des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens ! Après quelques restrictions protocolaires, l'évangéliste Auguste Saillens accepta, à condition d'administrer lui-même l'immersion, que Ruben soit baptisé dans la chapelle baptiste. L'intérêt d'Auguste Saillens pour les vues baptistes était d'ailleurs déjà ancien, et cadrerait assez bien avec son tempérament frondeur. Il s'était lié, pendant ses années marseillaises, à Jean-Baptiste Dubus père (1811-1901), libraire protestant, qui avait été l'ami d'enfance, le prosélyte, et le beau-frère de Jean-Baptiste Crétin.

Le baptême sous le boisseau... Les années qui suivent l'époque lyonnaise, où interviennent encore in extremis ses fiançailles avec la plus jeune des filles de Jean-Baptiste Crétin, Jeanne Phébé, sont pour le jeune Ruben les années de formation éclair (à Londres) et d'entrée dans le ministère, à Paris auprès de Robert W. MacAll, dans le cadre « d'alliance évangélique » cher à la tutelle paternelle. Auguste s'était opposé à l'éventualité d'une formation de son fils dans un cadre baptiste, qui l'éloignerait des sentiments de son Église⁸. Ruben ne dévie donc pas de la ligne paternelle, y compris quand il fait ses premiers pas aux côtés de MacAll, le fondateur de la « Mission aux Ouvriers de Paris ». MacAll engage avant tout le fils d'Auguste Saillens, qu'il avait essayé d'engager lui-même mais que son chef, Marc Robineau, le pasteur de l'Église libre de la rue Saint-Maur, ne veut pas laisser partir. Robineau, ancien pasteur réformé à Angers, neveu des frères Monod, avait été destitué en 1868 par le consistoire de Nantes pour crime de baptême. Mais il ne rejoignit jamais la dénomination baptiste en dépit d'une collaboration active avec les pasteurs baptistes de Paris, les baptistes « stricts » n'ayant pas cru possible d'élargir leurs critères de participation à la Cène⁹.

⁸ Journal de Jean-Baptiste Crétin, renseigné pour la période du 1^{er} au 28 février 1873 : « Nous avons pensé avoir M. Saillens fils comme étudiant, mais le père a fait opposition ».

⁹ Marc Robineau, pasteur de l'Église libre de la rue Saint-Maur de 1867 à 1877 était convaincu du caractère scripturaire du baptême des adultes mais non pas des conceptions exclusives des baptistes stricts, qui n'accueillaient à la Cène que les chrétiens eux-mêmes baptisés par immersion.

Les sentiments baptistes de Ruben restent au second plan pendant les années initiales, déjà trépidantes d'activité, auprès de Robert W. MacAll ; elles demeurent en sourdine pendant le temps du service militaire, où Ruben Saillens se fait apprécier des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens marseillaises. Fait significatif, quand Jeanne et lui peuvent enfin penser au mariage, ce dernier est célébré, non dans le temple baptiste de la rue de Lille, mais au vert, au château des Ombrages, à Versailles, dont la chapelle fut mise à disposition de la famille par la baronne André-Walther, protectrice de la Mission MacAll. Le pasteur Léon Paul, un ami de la Mission, prêchait en robe et rabats, ce dont le père de la mariée se serait bien passé... Quelques mois après, affranchi de l'autorité de son père, Ruben est enfin libre de « sauter le pas » du baptisme, et demande aux pasteurs baptistes de l'accepter comme un des leurs. Mais il aurait fallu que le baptisme français consente à s'élargir. L'affaire tourne court. J.B. Créatin note dans son journal le 23 mai 1878 : « Nous nous occupâmes chez nous de M. Saillens qui fut accepté conditionnellement, car on doutait de ses sentiments stricts ». Il ajoute le 25 : « Nous nous occupâmes chez nous de l'affaire Saillens, qui est manquée ». Ruben subit le sort qui avait été dix ans plus tôt celui de Marc Robineau. Il poursuivra sa route selon les principes libristes ouverts au baptisme large.

Ruben Saillens, même si l'œuvre qu'il crée à Marseille sur le modèle de la Mission MacAll a pour principaux appuis, outre William T. Berger¹⁰, les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens, s'adresse donc aux Églises libres pour recevoir sa consécration au ministère. La cérémonie est ainsi organisée à Saint-Jean-du-Gard en 1879 sans compter aucun représentant baptiste, même si celui qui préside à la manifestation, le pasteur de Saint-Jean, Hippolyte Guibal, qui rejoindra cette même année Ruben Saillens à Marseille, est un baptiste non affiché.

2. « Le baptisme sans billet de retour »

Une résolution forgée dans l'épreuve. C'est ainsi comme baptiste large contraint en pratique au librisme que Ruben Saillens vit sa seconde période marseillaise¹¹. Les Églises libres sont d'ailleurs le seul milieu non baptiste où le baptême des adultes a un certain droit de cité, et le seul dans le monde protestant où un pasteur baptiste large ne risque pas la destitution. Ce sera pour le jeune émule de MacAll un temps de confirmation de ses aptitudes hors normes.

¹⁰. En retraite à Cannes, William T. Berger avait été l'un des co-fondateur de la Mission d'Hudson Taylor.

¹¹. Et l'œuvre de Marseille comptait un autre baptiste d'obédience libriste, en la personne de Jean-Baptiste Dubus, beau-frère de Ruben Saillens, lui aussi baptiste, gendre et neveu de J.B. Créatin.

Mais cela ne signifie pas que la question baptiste cesse d'être d'actualité. Dès la fin 1879, Ruben expose à son beau-père l'état de la question dans l'Église libre de Marseille, où il apparaît que le pasteur, Hippolyte Guibal déjà nommé, est fermement opposé au baptême des enfants. Ruben est encouragé par son irrépressible baptiste de beau-père à travailler avec Guibal selon les « principes divins », c'est-à-dire d'organiser l'Église en Église baptiste¹². Guibal, dont Ruben Saillens restera proche - son fils et successeur demandera à Saillens d'écrire le chant qui prendra le nom de Cévenole -, ne quittera cependant pas l'Église libre. Sans doute faut-il néanmoins attribuer à l'amitié de Ruben pour Hippolyte Guibal, et à son ascendant sur le jeune Saillens, une part de la prudence affichée par le jeune Ruben sur la question baptiste pendant ses années à Marseille.

La situation évolue d'un cran à partir du moment où Ruben Saillens, qui a longtemps tergiversé, décide de regagner Paris pour seconder MacAll. Grande est la déception de ses amis marseillais ! On a pendant de longs mois négocié la fusion de l'œuvre de Marseille avec celle de Paris ; Ruben Saillens obtient d'être sous-directeur de l'œuvre fusionnée, qui prend le nom de *Mission Populaire Évangélique de France*. Le retour à Paris, en 1883, est différé par un séjour de représentation de la Mission MacAll aux États-Unis, qui donnera à Ruben Saillens l'occasion d'une réception privée à la Maison Blanche. Mais une fois parisien, il s'engage cette fois-ci sans ambiguïté dans l'Église baptiste dont il devient membre, suppléant volontiers aux absences pour maladie du pasteur Henri Andru. C'est pourtant la haute époque de ses fréquentations protestantes, sous la bienveillante protection de ses mentors, Robert MacAll lui-même et Théodore Monod (1836-1921, le grand-père !). Ruben Saillens subit alors les assauts d'Eugène Bersier, le fondateur de l'Église réformée de l'Étoile, qui lui offre des études de théologie complètes et un soutien pour qu'il puisse faire vivre sa famille pendant ce temps. Mais Ruben Saillens résiste. Baptiste il reste, et si son activité principale demeure l'évangélisation « sans étiquette » de dénomination, son baptême est maintenant affirmé, au point qu'il devient, en 1887, le pasteur en titre de l'Église de la rue de Lille. Ce qu'il faut relever, c'est qu'entre-temps le groupe des pasteurs baptistes avait réussi à lever l'hypothèque du baptême strict, signe des temps – ou de l'influence exercée par Ruben Saillens sur le comité baptiste de Boston, dont les avis faisaient autorité sur le comité français.

¹² J.B. Créatin juge alors que le librisme est en train de devenir « un nationalisme séparé de l'État », c'est-à-dire une Église similaire aux Églises nationales quant à l'ardeur évangélique.

Tel père, quelle fille ? Un cas de succession pastorale à l'Église du Tabernacle

Ruben Saillens, qui commence à jouir d'une place enviable dans le protestantisme parisien, est abondamment courtoisé et complimenté. Ce déluge louangeur joint à l'activité fébrile qui constitue ses journées (lui-même parlera plus tard d'agitation – de « restlessness » – à ce propos), à raison de deux ou trois réunions par jour, le précipite dans une crise personnelle profonde. Les reproches qu'il trouve lieu de faire à sa propre conduite le tourmentent pendant au moins deux années, au point qu'il songe sérieusement à quitter le ministère, ce dont son beau-père notamment réussit à le dissuader. Délivré de son épreuve intime en octobre 1886, après la lecture de Zacharie 3, Ruben Saillens, avec Jeanne, est conduit à porter un regard critique sur son ministère passé. Il juge l'évangélisation des salles MacAll, dont les habitués n'ont pas de vie d'Église complète, superficielle à plusieurs égards. Cette expérience, que Ruben Saillens considérera comme celle de sa pleine conversion, motivera ainsi une réorientation radicale de son ministère. Il décide de cesser tout compromis avec ses convictions baptistes, et d'accepter de devenir, lui l'aimable évangéliste porteur de bonnes nouvelles, un pasteur au message rude quand la discipline du troupeau le demandera...

Le baptisme sans illusion... ou presque. Il fallut ainsi la conviction d'un appel spécial de Dieu pour que Ruben et Jeanne Saillens effectuent leur plongée dans le baptisme. Une demi-plongée pour commencer, puisque l'œuvre nouvelle qui prend la forme d'une seconde mission baptiste en France est d'abord une co-entreprise entre les baptistes américains (qui soutiennent déjà la mission baptiste ancienne) et la Mission MacAll. Ruben et Jeanne connaissent parfaitement les travers propres au petit monde baptiste, les trésors d'esprit de conciliation, qu'en bien des occasions, Jean-Baptiste Crétin a dû mettre en œuvre. Mais ces difficultés connues sont estompées par l'ampleur des perspectives. La certitude de réussir à « greffer le vigoureux rejeton de la Mission MacAll sur le vieux tronc des Églises baptistes » les dissipe en un instant. Et le cycle du succès s'enclenche... L'Église qui démarre ses cultes le 16 décembre 1888, et dont le local du 133 rue Saint-Denis est inauguré le 13 janvier 1889, connaît une croissance « à la charismatique » si l'on nous pardonne l'anachronisme. 80 membres à la fin de la première année, plus de 350 huit années plus tard... On a enregistré 136 baptêmes ou admissions dans la seule année 1892 ! Et les difficultés de relations ne tardent pas. Les collègues de la Mission MacAll se renfrognent. Une sorte de psychose du baptisme s'installe, une dame quakeresse qui a marqué son temps, Miss Blundell, va par exemple jusqu'à faire retirer la domestique salutiste placée chez les Saillens, de crainte qu'elle se fasse baptiser ! La rupture inévitable avec MacAll est une cause de souffrance et

d'angoisses qui en annonce d'autres. Privé de l'aura que lui assurait sa place « à vie » dans la mission MacAll, après quatre années de succès, le nouveau pasteur baptiste doit affronter des oppositions tant à l'intérieur de sa communauté que dans la dénomination dont il avait été bombardé « secrétaire général » pour s'assurer qu'il collecte au nom de tous en Amérique¹³.

En 1892, son adjoint, le pasteur Osée Foulquier, réclame sa part de l'Église à un Ruben Saillens à peine débarqué de plusieurs mois de voyage aux États-Unis (il y avait représenté le baptisme français pour le centenaire de William Carey). O. Foulquier, qui assume les fonctions pastorales en l'absence de Saillens, pense être autant le pasteur que lui. Il entend fonder sa propre communauté baptiste, dans les beaux quartiers, avec une partie du troupeau dont il s'est assuré qu'elle est prête à le suivre. Saillens refuse. Mais ses ennemis de l'intérieur entreprennent alors d'exploiter les divergences dont il leur avait lui-même fait la confiance imprudente, notamment vis-à-vis du jeune Philémon Vincent, depuis septembre 1888 pasteur rue de Lille. Aux accusations lancées en Amérique s'ajoutent des calomnies envoyées quotidiennement par cartes postales à tous les pasteurs de Paris, pendant plusieurs semaines – avec copies à l'adresse de la famille Saillens et à celle de l'Église. C'est le début d'une épreuve de plus de vingt ans, d'une guerre baptiste qui connaît un pic entre 1892 et 1895, la rupture entre baptisme du Nord et celui de l'Est et du Midi étant consommée en 1893. Les hostilités se poursuivront, larvées, avec des résurgences directes ou indirectes tous les quatre ou cinq ans, et les acquis diplomatiques de début de siècle ne résisteront pas à la lame de fonds de 1920-1921.

Un leadership contesté. Ainsi, après l'euphorie des débuts, le ministère de Ruben Saillens pasteur baptiste s'installe-t-il à la lisière permanente du psychodrame. Certes, cela n'empêche pas le projet de Ruben Saillens – contribuer à une poussée significative du baptisme – de se réaliser en partie. Le baptisme de l'association franco-suisse, qui se constitue ou se regroupe autour de lui, atteint en une dizaine d'années l'effectif d'un millier de membres baptisés, équivalent à celui du baptisme plus ancien, avec des Églises réparties à l'est et à l'ouest, à Paris, à Lyon et dans le midi. Mais les dissensions entre baptistes auront raison des espérances de ralliement massif en provenance des Églises libres. Rares sont en France les groupes libristes, à l'instar de celui qui fait sécession pour former une Église baptiste à Marseille sous la conduite d'Auguste Saillens, qui sont désormais tentés par une dénomination aussi bagarreuse. Un évangéliste libriste de premier plan comme Samuel Delattre (1856-1939), qui inclinait fort vers le

¹³. Ph.V. : « Venez et soyez notre chef ! »

Tel père, quelle fille ? Un cas de succession pastorale à l'Église du Tabernacle

baptisme fin 1891 (il avait été baptisé par Ruben Saillens rue Saint-Denis le 16 octobre 1890), ne rejoindra finalement jamais la dénomination.

Par-delà les sentiments connus que peut susciter le succès quand il est trop voyant, de l'incompréhension à l'envie, le « style » Saillens choque ou gêne certains. Un train de vie trop affiché (il descend dans de bons hôtels), des conditions d'embauche maladroitement négociées qui lui maintiennent sa rémunération de l'époque MacAll¹⁴, quand ses collègues baptistes reçoivent deux fois moins, sont les premiers éléments perturbateurs. Vient ensuite la déception des jeunes qui s'étaient engagés dans le baptisme à son exemple, le pensant tout-puissant en Amérique, et qui renâclent devant les difficultés, liées notamment aux diminutions du soutien américain. Viennent aussi les frictions créées par un mode de direction qui intègre mal les désaccords, et la psychologie particulière d'un homme, vieil orphelin élevé par une marâtre, qui supporte très mal de ne pas être aimé, au point d'être souvent déconcertant en amitié. Peu nombreux seront pour Ruben Saillens les proches amis « durables », sa susceptibilité naturelle étant de surcroît renforcée par les pressions de son entourage, rendu méfiant à l'excès par les « affaires » du passé. Presque seuls, Daniel Lortsch et Julien Sainton l'auront longtemps accompagné jusqu'à leur mort ; Robert Dubarry, l'intime d'un quart de siècle, longtemps privilégié, connaîtra une défaveur brutale après une collaboration intime de vingt années. Les amitiés étrangères, essentiellement épistolaires, notamment avec A.C. Dixon ou Thomas Spurgeon, seront moins précieuses.

Impact de la crise. Ruben Saillens n'est pas surpris par l'épreuve qu'il endure et s'il souffre, il peut d'ailleurs, comme tout ministre de l'Évangile en butte à l'hostilité, donner à ses souffrances un sens théologique, voire même discerner dans les attaques de l'adversaire une confirmation de la vocation nouvelle qu'il a reçue après sa seconde conversion. C'est aussi le « pourtour argenté » que tout nuage possède, même le plus sombre, selon le dicton anglais, et on en sait quelque chose en Angleterre ! Ruben Saillens qui conserve malgré tout des amis, apprend peu à peu à vivre avec des ennemis, il apprend à ne pas haïr :

Mes ennemis, que je vous remercie,
Pour le bien que vous m'avez fait !
Je me laissais aller, tranquille et satisfait,

¹⁴. L'hypothèse est corroborée par Émile Saillens dans une lettre à J.A. Blocher (23.7.1957). Le fils aîné de Ruben Saillens conclut sur ce point par une exclamation: « Pas adroit quand même ! ».

Au fil charmant de la vie...
Venin, peut-être, de mon bonheur,
Si je compatissais à l'humaine souffrance,
C'était dans la naïveté de l'ignorance.
J'étais comme le voyageur
Qui, sur un bon cheval, par une fraîche brise,
Croise des malheureux aux pieds ensanglantés,
Et se demande avec surprise,
Pourquoi, sous le soleil, tant de déshérités...
Mis par Dieu même à votre école,
Je connais maintenant les douleurs d'ici-bas,
Et sais mieux la douceur de la foi qui console
En nous parlant d'un monde où l'on ne souffre pas.
Ainsi qu'un écolier, ses classes terminées,
S'en va détruire, insouciant,
Un nid d'où les oiseaux s'envolent en criant,
Vous avez dévasté mes plus belles années...
Pourtant, votre plus grand effort,
N'a pu toucher à ce que Dieu protège.
Vous avez devancé le travail de la mort :
Je ne la maudis point, pourquoi vous maudirais-je ?
Elle doit, de sa flamme, anéantir
La chair, l'orgueil, le moi funeste,
Cette flamme, par vous, s'est déjà fait sentir :
La mort ni vous ne pouvez rien sur ce qui reste !

écriera-t-il. Certes, on ne peut dissocier cette épreuve, une certaine lassitude du pastorat baptiste, de la décision de Ruben Saillens de reprendre l'itinérance en 1905 et de transmettre, en 1913, à Robert Dubarry l'essentiel des responsabilités qu'il conservait dans le baptisme franco-suisse. Mais il a assumé, souvent dans la douleur, un ministère pastoral de 16 ans, une éternité pour lui ! (seul l'Institut Biblique obtiendra de sa part, mais dans sa vieillesse, un investissement

plus long). Ceux qui assistent aux difficultés ne font pas preuve de la même philosophie, son épouse Jeanne la première, de plus en plus critique. Dans le cercle de famille, l'impact se fit aussi sentir : les deux fils, successeurs espérés, prendront leurs distances : Émile Saillens, l'aîné, qui avait activement secondé son père jusqu'à l'âge de 25 ans, ne retrouvera que sur le tard, après un passage par l'agnosticisme, une piété protestante teintée de baptisme, mais indépendante des Églises – son admiration, plutôt qu'à son père, allant vers le ministère sans fioritures de son grand-père Crétin. Le plus jeune, Jean Saillens (né en 1890), qui n'aura connu du baptisme que les années désagréables, n'aura qu'un engagement d'Église éphémère – son baptême le 1^{er} avril 1900, à l'âge de 10 ans, étant suivi de sa radiation six ans plus tard. Ce sont les filles qui tinrent bon. Certes, jusqu'à son veuvage en 1932, l'aînée des filles, Marguerite, devenue madame Gustave Wargenau, ne fréquentera guère les cercles baptistes à Anvers, La Haye ou Bruxelles où elle résidera. Mais elle sera de l'extérieur un appui très précieux pour l'œuvre, qu'elle mettra en relation avec les milieux réformés hollandais¹⁵ et avec le pasteur Albert Nicole, dont les trois enfants deviendront baptistes à l'Institut Biblique. Louise, la plus jeune des filles, sera l'indispensable appui de ses parents vieillissants, auxquels elle suppléera toujours plus jusqu'à leur succéder comme directrice de l'Institut et comme rédactrice du *Rayon de Soleil*. Madeleine, qui avait grandi dans l'ombre de son aînée Marguerite qui captait toute la lumière, Madeleine, située à l'inconfortable troisième place de la fratrie, Madeleine qui n'était l'objet d'aucune préférence, qui n'avait – péché véniel dans la famille Saillens – aucun don pour la poésie, Madeleine la studieuse, la méthodique, la « bête à concours », selon la formule familiale, assumera la succession paternelle. Elle avait fait l'admiration puis le désespoir de Mathilde Salomon, « pédagogue et pionnière de l'éducation féminine », directrice du Collège Sévigné, qui avait espéré qu'elle lui succéderait à ce poste. Mais Madeleine avait au sortir de l'adolescence une vocation de missionnaire en Chine, loin des baptistes français et de leurs débats sans fin ! Et puis irrésistiblement, sacrifices faits de toutes ses ambitions, séculières et missionnaires, ce sera elle, mi-Jeanne d'Arc, mi-sœur Évangéline, qui reprendra l'épée paternelle !

¹⁵ C'est par son moyen que la hollandaise Johanna H. Ekering deviendra évangéliste du Tabernacle et un agent très efficace de la Mission du Tabernacle aux Pays-Bas.

II. Madeleine Blocher, « une trajectoire étrangement rectiligne »

1. « *La gloire de son père* »

Une gloire brisée. Les années d'éveil de Madeleine Saillens à la vie sont celles des plus grands succès de son père. Elle a sept ans quand l'Église se forme, neuf quand elle demande le baptême, le 28 décembre 1890 : elle est ainsi – et pour quatre-vingt ans ! – le numéro cent sur le registre de la communauté nouvelle (son baptiste de père réprouvant, dans la ligne de C.H. Spurgeon, non pas le baptême des enfants ayant atteint l'âge de raison, mais l'aspersion des nourrissons...). De seize ans jusqu'à vingt, elle assure la direction d'une école populaire organisée par l'Église dans une annexe située avenue Parmentier, dans le quartier du Faubourg-du-Temple. Son implication dans l'Église se poursuivra sans aucune discontinuité ni congé autre que ceux qu'imposeront les infirmités de l'âge.

Son frère aîné, Émile, à quatorze ans, est tout à fait capable, dans une lettre à sa grand-mère Aurore Crétin, d'exprimer avec beaucoup de liberté de la commisération pour son père. Le grand voyage que celui-ci effectue en 1892 en Amérique lui paraît peu désirable : « Je ne voudrais pas être à sa place, ni personne non plus, je crois », écrit-il. Il ajoute encore, observateur distancié des initiatives paternelles, que « Son Église va de jus en jus depuis qu'il n'y est plus »¹⁶. Madeleine ne prend pas ce recul. Elle est au contraire éperdue d'admiration pour la figure héroïque de son père. Confidente de sa mère, elle est certes sensible aux désillusions de Jeanne Saillens sur le baptême, mais elle l'est plus encore aux affronts dont elle considère que son père est la victime. Celui-ci, malgré les conversions dont il a été l'instrument, malgré l'usure quotidienne d'un ministère exténuant, a recueilli plus que sa part d'après critiques. Il n'a jamais eu parmi les baptistes la place de leader qui avait justifié en partie sa sortie de la Mission Populaire, et dont le cercle des admirateurs estimait qu'elle aurait été naturellement la sienne. Cette gloire paternelle brisée confère, aux yeux de sa fille, un goût d'inachevé au ministère paternel. Il y a une tâche à finir d'accomplir. C'est sur ce sentiment, sans aucune rêverie sur le cours d'un ministère pastoral, qu'elle décide, au sortir de l'adolescence, de suivre la trace de ses parents. C'est ainsi que, chemin faisant, sans le moindre choix de rupture, elle se retrouvera pasteur...

¹⁶ L'expression est passée de mode, mais reste compréhensible ! Émile écrit pendant que son père, au printemps 1892, est pour 3 mois en voyage aux États-Unis (lettre du 31 mai 1892). Il y représentera les baptistes français et participera en leur nom à la « collecte du centenaire ».

« Paillasson de l'Église » ou éminence grise ? « La femme du pasteur est le paillasson de l'Église », confie Madeleine un jour de découragement... à son journal. La décision de devenir femme de pasteur, première étape dans son pastorat particulier, est celle qui l'aura faite, sans doute, le plus hésiter. Elle avait refusé, à l'âge où les jeunes filles bien éduquées se préoccupent de bons mariages, un beau parti anglais. Ce baptiste-là, fortuné, manquait effectivement de piété. Aussi prend-elle le temps de la réflexion quand un jeune Alsacien devenu baptiste à Londres, assistant de Ruben Saillens depuis 1898, la demande en mariage. Le prétendant, Arthur Blocher, possède l'atout rare d'être apprécié par Ruben *et* par Jeanne Saillens. Plus que tous les autres, il est lui jugé loyal – distinction presque inaccessible dans le cercle familial. Arthur Blocher avait reçu une excellente éducation dans un pensionnat suisse, puis au *Pastors' College* de Spurgeon. Son arrière-plan familial - la petite bourgeoisie commerçante mulhousienne – s'il n'était pas glorieux, était jugé honorable... Ses défauts ? Outre celui bien involontaire d'être né allemand, essentiellement celui d'être un pasteur baptiste résolu, promis aux aléas de sa condition : impécunieuse et chaotique ! Cet avenir-là n'enthousiasme pas Madeleine. Mais elle accepte, croyant discerner là pour sa vie l'appel de Dieu. Elle sera dès le jour de son mariage, le 27 avril 1903, le principal soutien du ministère d'Arthur. Et son appui ne sera pas de trop. Dès 1905, quand l'assistant devient pasteur en titre, Arthur Blocher doit batailler ferme pour asseoir son autorité sur les membres de l'équipe de son beau-père. Une crise éclate sur la question de l'annexe de Colombes, qui est vécue comme un écho à « l'affaire Foulquier » de 1892. Il faut la médiation de Robert Dubarry pour que la situation s'apaise après quelques mois. Mais entre-temps, Arthur aura donné, puis repris sa démission, et depuis le Luxembourg, rêvé de devenir pasteur à Montbéliard... Arthur restera finalement à Paris jusqu'à sa mort prématurée, mais l'épisode aura été pour Madeleine, active conseillère de son mari, la dernière hésitation avant d'assumer pleinement avec lui l'héritage paternel.

Quand la grande crise baptiste surviendra, en 1920-1921, Madeleine sera accusée d'en être responsable. De fait c'est elle, déléguée de l'Église installée rue de Lille depuis 1910, qui mettra le feu aux poudres, en questionnant l'Assemblée des délégués sur la teneur de la théologie qui serait enseignée dans l'école de théologie que l'on s'appretait à fonder. Les arrangements d'avant-congrès firent long feu dans l'orage aussitôt déclenché, qui permit de mesurer toute l'acuité d'antagonismes que l'on avait cru pouvoir dompter. Dans la nuit qui suivit, c'est peu dire que d'affirmer que Madeleine soutint Arthur Blocher dans sa décision de retrait de l'Union baptiste faute d'unité sur une théologie « orthodoxe ». Le petit Jacques-A. Blocher qui, à l'âge de 11 ans, avait suivi les

débats de la journée derrière les rideaux de la galerie, avait aussi entendu sa mère, pendant les heures de la nuit, faire assaut d'arguments pour plaider la cause du départ. Cette issue elle l'avait elle-même, depuis la fin de son adolescence, souvent envisagée comme l'option qui risquait de devenir inéluctable. De l'Église elle était, bien plutôt que le paillason, et depuis 1903, l'« éminence grise »...

2. « *Je suis une prédicante* »

Il n'y a qu'une femme ! Ainsi est-ce tout naturellement, malgré toutes les lignes Maginot de la théologie, que l'Église, face au deuil subit de son pasteur, le 30 novembre 1929, désigne Madeleine pour succéder à Arthur. Fait presque incroyable, Émile Saillens, frère aîné attentif mais en rupture de banc avec le baptisme, écrit à sa sœur Marguerite, au soir même du décès de son beau-frère : « Madeleine restera certainement pasteur ». Qui d'autre ? Madeleine possède une parfaite connaissance de l'œuvre, dont les rouages sont complexes et qui a la responsabilité de plus d'une dizaine de collaborateurs. Certes, deux « évangélistes » André Funé et Eugène Charlet, seraient parfaitement capables d'assumer une fonction pastorale. Mais comment assureraient-ils, par exemple, les relations publiques de l'œuvre en Angleterre ? Madeleine s'impose, bien qu'elle n'ait encore jamais prêché, son expérience oratoire principale se limitant à de courts messages donnés aux dames lors des tournées annuelles outre-Manche... Madeleine s'impose bien qu'elle n'ait aucune formation biblique ou théologique. Elle avait obtenu son inscription à *Doric Lodge*, la section féminine de l'*East London Bible Institute* suivi par son père, mais le projet avait tourné court... pour cause de mariage. Madeleine, en revanche, « connaît la musique » tabernaclaise, qu'elle a elle-même écrite en partie. Et sa résolution n'est amoindrie par aucune épreuve, pas même celle de son veuvage. Les risques de foi pris pour s'implanter rue Belliard, les critiques essuyées après une rupture que plusieurs lui ont imputée ne peuvent avoir été endurés pour rien. Les exaucements reçus ne peuvent pas non plus être vides de sens. Arthur et elle ne viennent-ils pas de réussir là où Ruben Saillens a toujours échoué : à édifier un lieu de culte propre à l'Église, et situé dans un quartier où l'évangélisation était prometteuse.

Pasteur, Madeleine Blocher est d'abord une organisatrice, à l'exemple d'Arthur l'administrateur sans faille. Elle délègue largement et contrôle constamment, mais elle tire instruction, aussi, des échecs paternels. Là où Ruben passe d'un projet à l'autre, épuisant son état-major, et se lasse au bout de quelque temps, Madeleine persévère et ne dévie jamais. Jules-Marcel Nicole

dira d'elle, sans un article nécrologique, qu'« elle n'avait pas de goût pour les délasséments ». Elle prêche peu, une fois par mois, mais prépare ses prédications au mot près, tout au long de la semaine, avant de les apprendre par cœur. Le reste des dimanches, elle laisse la chaire à son père et aux pasteurs auxiliaires. Le lundi matin, elle préside la réunion des « travailleurs » où le travail est distribué entre tous. Elle tient sa correspondance à jour, rédige le *Bon Combat*, journal confié à un imprimeur qui se constitue un lectorat bien au-delà des membres de l'Église. À Théophile Oriol, ancien pasteur baptiste qui expliquait¹⁷, au concierge de la rue de Lille, que le Tabernacle n'a pas de pasteur, puisqu'il « n'y a qu'une femme », Madeleine présente un bilan qui, peu à peu, se rapproche des niveaux atteints à l'époque « phare » où ledit Oriol était un assistant de Ruben Saillens. Alors que la liste de membres, révisée sévèrement en 1930, se limite à cette époque à 209 noms, l'effectif monte jusqu'à 340 membres en 1939, à une fraction du maximum historique de 351 membres atteint en 1896. L'Église qui avait créé plusieurs annexes, y compris dans la « zone noire », y compris à Strasbourg et à Saint-Brieuc, s'était engagée dans une entreprise de mission en Côte d'Ivoire en 1927 et avait la même année fondé une maison de retraite. Elle garde l'initiative sous la direction de Madeleine : ouverture en 1931 de la librairie des Bons Semeurs, reprise en 1933 de la colonie du Nid de Liéfra, donnée par Paul Passy. L'Église compte, avec ses œuvres multiples, à la veille de la guerre, une quinzaine de collaborateurs à plein temps, quand elle n'en avait sans doute guère compté plus de 4 ou 5 aux plus hautes heures du pastorat paternel.

Un féminisme au nom du père... Si le pastorat de Madeleine fit figure d'évidence pour presque tous dans l'Église – y compris pour le Conseil, dont l'un des membres, Gaston Chevallier marqua une hésitation rapidement effacée – toute autre fut la réaction du fondateur, Ruben Saillens, resté pasteur honoraire depuis qu'il avait repris son bâton d'évangéliste itinérant. Il était prêt, sans doute, à accepter l'idée d'un pasteur femme à titre exceptionnel et particulier. Une lettre qu'il adresse à Jeanne, pendant les semaines qui précèdent les mois funestes de 1892, atteste que le pastorat féminin n'était pas une idée qu'il récuse d'emblée. Alors reçu très cordialement chez le pasteur A.J. Gordon et sa femme, Ruben Saillens admire l'émancipation de la femme américaine et constate que l'idée du pastorat féminin paraît envisagée naturellement chez ces baptistes-là, non suspects de l'esprit « downgrade » qu'il déplore chez d'autres. Mais il connaît sa fille Madeleine, sa puissance de travail, ses résolutions invincibles, son peu de goût des compromis diplomatiques (elle a de qui tenir !), et

¹⁷. Noté dans son journal le 23 novembre 1930.

tente d'abord de tempérer sa soif de reconnaissance pastorale. Il imagine toutes sortes de schémas pour qu'elle soit pasteur sans l'être : directrice de l'œuvre, placée sous l'autorité des frères du Conseil pour l'accomplissement des actes pastoraux, etc. Mais Madeleine, soutenue dès le début par sa mère¹⁸, féministe sans faiblesse, ne cède que temporairement. Elle revendique avec de moins en moins de retenue son titre de pasteur, que le Conseil lui reconnaît noir sur blanc en décembre 1930, et qu'elle fait valoir à l'extérieur avec sa persévérance coutumière. Alors que Ruben Saillens avait fait revenir dès la fin 1929 son petit-fils Jacques-A. Blocher d'Amérique pour reprendre le flambeau dès que possible, celui-ci devra patienter jusqu'en 1952 pour que sa mère lui cède la place... Il n'était pas question pour elle, après la guerre et la destruction de l'immeuble, de transmettre une œuvre qui n'eût pas été reconstruite.

En pensant à tous les Antoine Court qui voulaient la faire taire, Madeleine clame dans son journal « Je suis une prédicante » : contre son père et pour lui, c'est des racines camisardes de la famille qu'elle se réclame ; c'est de l'Église que lui a fondée qu'elle prend soin par son ministère. Quelque critique qu'il soit, elle veille à laisser à son père toute la place possible. Mieux que tout autre, Madeleine a pu identifier et rectifier certains des défauts de la gestion paternelle : par le choix réaliste des projets, par le recrutement des collaborateurs, par l'organisation minutieuse de chaque secteur du travail à accomplir, avec une équipe de travailleurs dont la loyauté avait été éprouvée, souvent dès le temps de leurs études à l'Institut de Nogent. Si son sens psychologique faiblit ensuite avec l'assurance que donnent les années, elle sut déjouer mieux que son père les stratégies des beaux parleurs. Et si Madeleine n'avait pas fait d'études bibliques, elle avait une tête de théologienne, un attachement entier aux thèses orthodoxes, au baptême des origines, et une affinité particulière pour le mouvement de sainteté qui donnait le ton aux conventions de Keswick. Ainsi Ruben Saillens, impressionné sans doute par le développement indéniable de l'œuvre, céda peu à peu à sa fille, jusqu'à lui donner en public – jour de victoire ! – le titre de pasteur...

Le bilan flatteur du ministère de Madeleine en 1939 avait été dévasté par la guerre, après la chute devant le Tabernacle, le 26 août 1944, de la dernière bombe allemande lâchée sur Paris. Incompréhensible épreuve au lendemain du

¹⁸. Et en matière de référence familiale, son père n'était pas le seul à compter pour elle. Elle conservait une tendresse particulière pour son grand-père Jean-Baptiste Crétin, chez qui les enfants Saillens passaient leurs vacances à La Fère. Au moment de se décourager d'un baptême indiscipliné ou hostile, le patient labeur de l'aïeul lui revenait en mémoire, les sept Églises que Jean-Baptiste Crétin avait fondées ou confortées à tant de prix, en plus de cinquante ans de ministère. C'est ce grand-père Crétin, père de cinq filles, qui avait été, selon la formule d'Émile Saillens, « le premier féministe de la famille », en assurant à ses filles, toutes pourvues du brevet supérieur, le niveau d'étude maximal qu'une fille puisse espérer à cette époque.

Tel père, quelle fille ? Un cas de succession pastorale à l'Église du Tabernacle

défilé triomphal de De Gaulle sur les Champs-Élysées ! La reconstruction fut lente dans une économie de pénurie, et la direction de Madeleine peina à s'adapter à un monde transformé. Comme elle, les travailleurs qui avaient conduit le développement de l'œuvre avaient vieilli. S'il y eut de nouveaux succès en cette période, ce fut par-delà les déserts, en Côte d'Ivoire. Madeleine prit sa retraite trop tard, à plus de soixante-dix ans, trop tard pour faire regretter au Tabernacle le ministère féminin dont elle avait été l'incarnation. Mais désormais installée au-dessus de la critique, elle continua à militer par la plume. La prédicante qui attirait déjà dans la salle de la rue Belliard la presse avant-guerre a gagné, depuis, sa place dans l'histoire protestante, où il n'est pas rare qu'elle relègue son père dans l'ombre. Elle l'aurait déploré. Mais elle se serait réjouie que son ministère continue de démontrer la possibilité du pastorat féminin et d'en illustrer les riches potentialités.

Jacques Émile BLOCHER
Faculté Libre de
Théologie Évangélique
Vaux-sur-Seine